

ELODIE BERNARD

Élodie Bernard, née en 1989, vit et travaille à Orléans. Diplômée du Master Théorie et enseignement en arts plastiques et d'une licence en arts plastiques contemporains de l'Université de Picardie, elle a complété son parcours universitaire avec un cursus en Sculpture et Nouveaux médias à l'École supérieure des Beaux Arts de Tartu en Estonie. En parallèle à son poste d'enseignante en arts plastiques, elle conduit une dense activité de commissaire d'exposition et de critique d'art.

Élodie Bernard écrit régulièrement pour les magazines Bon Temps, 10point15, le media en ligne PIAO et bien sur pour son blog dédié à la création contemporaine, Regard|b, qu'elle fonde en 2015. Elle a curaté de manière indépendante des expositions collectives dans divers lieux comme ChezKit à Pantin, La Chapelle, espace d'art contemporain à Pithiviers, les espaces d'exposition La Teinturerie ou Camille Claudel à Amiens, etc. En 2017, elle inaugure un nouveau dispositif : Living Cube, un cycle d'expositions dans son appartement. En 2018, elle collabore avec La Peau de l'Ours, communauté en ligne de collectionneurs pour laquelle elle prend la direction artistique durant un an et propose des sélections curatoriales et des expositions.

Avec sa triple casquette de chroniqueuse, d'enseignante en arts et de curatrice, Élodie Bernard cherche à soutenir et à valoriser la création émergente en art contemporain, en particulier celle de sa propre génération. Les activités artistiques en région, en retrait des grands pôles de manifestations l'intéressent tout particulièrement, de même qu'elle privilégie des relations fortes et sur le long terme avec les artistes. Envisageant son métier sous le prisme du contact humain, elle met un point d'honneur à suivre les évolutions du parcours et du travail. Mobile et en contact permanent avec les artistes, ce sont de ces rencontres, dans les ateliers ou autour d'un café, que naissent ses envies curatoriales.

Parti-pris volontairement joyeux et à priori optimiste, la fête est au cœur de sa pratique. À partir de ce point de départ thématique qui laisse entrevoir et cerner le rapport au monde d'une génération, Élodie Bernard questionne notamment les traces et les conséquences de ces moments éphémères et intenses, les manières de se rassembler et la fabrication du collectif, le partage d'une multiplicité de points de vues, de pensées et de sentiments, qui vont se confronter ou s'unir le temps d'un moment, d'une soirée. Sélectionnées puis agencées les unes aux autres, prenant corps dans des lieux d'expositions variés, les œuvres laissent entrevoir des esthétiques actuelles de la fête, et nous aident alors à mieux comprendre comment ses instants sans prétexte relient les individus entre eux, au temps, et à l'espace.

Laetitia Toulout

# COMMISSARIATS D'EXPOSITIONS

Sélection

# SALON TURBULENCE #2, MARIANO ANGELOTTI

sur une invitation d'Isabelle de Maison Rouge, Octobre 2019

D'octobre 2019 à mars 2020

Paris et Orléans, France

Que resterait-il de notre terre si l'humanité disparaissait ? C'est peut-être là l'une des questions fondamentales que l'on peut se poser lorsque l'on regarde les tableaux de Mariano Angelotti.

Mariano est un peintre qui aime laisser trainer son regard sur les choses qui nous sont devenues indifférentes. Ces choses que l'on ne regarde plus ou plutôt que l'on ne prend plus le temps de regarder. Du simple grillage qui sépare deux terrains, au portail en fer installé pour signifier que là, la terre ne nous appartient plus. En passant par des chemins tracés dans les forêts par la répétition de nos passages ou les restes d'un parcours d'arbo-escalade suspendu et révélé par la chute des feuilles à l'autonome. Des paysages quotidiens qui nous invite à réfléchir sur notre façon d'habiter, d'appréhender, de façonner le monde : d'être au monde.

Il s'agit bien là d'une question d'appréhension, en effet Mariano Angelotti pense ses tableaux sous forme de question. Il ne cherche pas à reproduire les paysages, mais plutôt à partager la sensation de ce qu'il regarde, de ce qu'il perçoit.

Dans notre monde qui fait coexister les couleurs pop de l'ère internet et les souvenirs romantique de l'histoire de l'Art, il mélange volontairement couleurs artificielles et touches plus traditionnelles. Les jaunes sont fluos ou flamboyant, les bleus tranchés ou bleu ciel, les roses criards ou pastels, les verts quasi radiocatif ou voluptueux. Pour Mariano Angelotti, « la peinture est complètement factice, ce n'est pas un réel, il y a une espèce d'impossibilité jouissive dans la peinture, celle justement de représenter le réel. » Peut-être que le seul point de contact avec la réalité ici, serait la lumière, car c'est elle qui fait advenir les images. Les lumières dans ses tableaux sont crépusculaires. Elles nous glissent dans un monde hésitant entre le jour et la nuit, un entre-deux mondes.

Lorsque nos yeux se balades sur la toile, les couleurs s'animent. La touche est diffuse. On entre par le bas, en suivant du regard des touches éparses qui guident inconsciemment notre sensibilité.

Au fur et à mesure que notre regard s'élève, ses touches viennent former l'image. L'image se construit sous nos yeux comme un rêve se forme dans notre sommeil. On se rappelle avec délice les paysages vibrants des impressionnistes. Ce traitement pictural remet de la poésie et de l'onirisme dans des bribes de paysages familiers qui nous paraissaient insignifiants.

On se laisse alors emporter par l'étrangeté des atmosphères et se met à penser. Peut-être que ce sont là les seules choses qui resteront après l'humanité. Tous ces artefacts perdus dans la nature qu'il saisit dans ces tableaux. La bouée, le pylône en béton, le chemin ou encore la barrière en métal avec pour horizon la splendeur du monde.

Mariano Angelotti est né à Buenos Aires en 1977. Il vit et travaille à Orléans et est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris. (Ateliers Pat Andrea et Pierre Carron).



# LES PRINCES DE LA VILLE

sur une invitation de La peau de l'ours (Bruxelles)/ septembre 2019

Exposition personnelle de Gaétan Vaguelsy

Du 5 septembre au 27 septembre 2019

Galerie Rivoli, Bruxelles (Belgique)

Les peintures de Gaétan Vaguelsy, actuellement en 5ème année de l'école des Beaux Arts de Montpellier, ont se quelque chose qui agrippent le regard. Des portraits d'apparences classiques (Les princes de la ville, 2017-2018), dans lesquels Gaétan Vaguelsy joue avec les codes de représentations et les renverse. Il nous donne à voir un travail où se rencontre art urbain et peinture de chevalet. Où la peinture à l'huile se mêle à la bombe aérosol, où le geste précis côtoie le geste vif et vandale du graffeur qu'il a été adolescent. Serait-ce un choc des cultures savamment orchestré ? Un choc des cultures dans laquelle la question du modèle est, elle, abordée de manière plutôt classique. Souvent central ou de profil, représenté légèrement en contre-plongée, sous une lumière artificielle venant du haut. Une lumière presque sacralisante. Les sujets se montrent dans des postures familières à la fois complices et narquoises, ils fixent notre regard. Ses modèles sont ses amis, sa bande, son crew. À l'inverse de la peinture classique, pas de costume d'apparat, de tissus somptueux, ni de signes de pouvoir. Juste des gens, comme vous et moi, en doudoune, jeans ou survêt', le visage à demi masqués, tenant entre leurs mains un objet choisi par l'artiste. Des objets qui créent une dualité harmonieuse entre leur symbolique et les mains dans lesquelles ils sont introduits. Du Mister Freeze à la vodka redbull dans une bouteille de cristalline. Du paquet de bonbons multicolores à la fleur de lys ou en passant par le fameux Capri-sun, cette boisson multivitaminé dans sa poche de plastique argentée et bleu, tant prisée l'été. Tout autant d'objets de consommation populaire, vanités de notre monde contemporain, qui nous renvoient ici, à un entre-deux de la vie, dans lequel l'amitié et la fraternité joue un rôle puissant. Celui du passage du temps de la vie. Du passage du monde insouciant de l'enfance à celui, plus intransigeant de l'âge adulte.

Dans les tableaux de Gaétan Vaguelsy, seul l'Homme est représenté. Le contexte qui l'entoure est effacé, remplacé par une couleur vive, en aplat, sorte de monochrome 2.0. Faut-il y voir un écho à l'individualité à laquelle nous devons faire face une fois adulte ou bien un terrain de jeu propice à l'alliance des forces collectives ? Un monochrome, donc, qui n'est pas sans rappeler l'Histoire de la peinture moderne et qui interroge à la fois l'image, le sens de ce que l'on regarde, mais surtout l'influence du contexte de présentation dans la perception d'un sujet. Un contexte dont il préfère se défaire pour mettre en scène un véritable tête-à-tête entre le sujet du tableau et nous, spectateur.

Peintre de son entourage et de sa condition de jeune artiste (comme en témoignent ses autoportraits). Gaétan Vaguelsy nous donne à voir l'importance des relations humaines, amicales et solides, mais aussi leurs évanescences et leurs fugacités. Comme une sorte de manifeste, soulignant l'envie d'aller de l'avant, ses peintures semblent s'adresser directement à nous en nous disant : « on est jeune et ambitieux, parfois vicieux, faut qu'tu te dises que, tu peux être le prince de la ville si tu veux. » 1

---

1 Extrait du refrain, Les princes de la ville, du groupe de rap 113, tirée de l'album éponyme, 1999



# DUST

sur une invitation de La peau de l'ours (Bruxelles)/ octobre 2018

Exposition personnelle de Benjamin Ottoz

Du 10 octobre au 27 octobre 2018

Galerie Rivoli, Bruxelles (Belgique)

---

DUST rassemble les toutes dernières pièces de Benjamin Ottoz. Dans ces nouvelles séries de froissé, il n'hésite pas à manipuler la couleur, la confronter à d'autres, les faire dialoguer. Ce que l'on croyait organique prend des allures minérales, ce que l'on imaginait dessiné se dévoile comme une empreinte. Benjamin Ottoz ne cesse de nous surprendre, de brouiller les pistes de la perception et les frontières des médiums.

Mais, il ne faut pas prendre ce que l'on voit sur le papier pour quelque chose de figé. Ces nouveaux travaux évoque le mouvement, l'induit même. Impossible de saisir l'ensemble du dessin sans se déplacer. Bouger de gauche à droite, dans un mouvement à peine perceptible. Saisir la lumière qui se pose ici et là qui fait apparaître puis s'évanouir les froissements, l'image. Comme une chorégraphie dans laquelle la poussière d'argent se met à vibrer sous les rayons de la lumière. Une chorégraphie minimale et involontaire entre le regardeur et l'œuvre.

Vibrations évanescents – voilà peut-être les termes qui permettent le mieux de décrire ce que l'on perçoit des œuvres de Benjamin Ottoz. Car ici, il est question de vibrations, de poussière, de perception et de réflexion.



# DANCING QUEEN

sur une invitation de Grande Surface (Bruxelles)/ septembre 2018

Exposition collective avec Pierre Ardouvin, Pierre Budet, Gwendoline Perrigueux, Nicolas Pesquier, Guilhem Roubichou et Clara Thomine.

Du 7 au 23 septembre 2018  
Grande Surface, Bruxelles (Belgique)

Que reste-t-il de la Dancing Queen des années 80 ? De ces années où l'on pouvait danser, avec insouciance « Having the time of your life ». Comment raisonne-t-elle aujourd'hui dans notre tête ?

Dancing Queen comme un vieux souvenir que l'on écoute avec ironie et nostalgie. Elle évoque la nuit et mêle étrangement être et paraître dans une sorte de fête noire, déchue, aux mouvements arrêtés. Dans cette exposition, le spectateur est invité à prendre part à la fête et se plonger dans ses méandres. Dancing Queen incite - une boule disco à la place de la tête portant un t-shirt avec pour slogan « Disco before death » (Disco before death, Pierre Budet, 2015). Dancing Queen hypnotise - dans une danse lente et mécanique (Dancing blue bags, Guilhem Roubichou, 2018). Dancing Queen attise - le désir, en dissimulant ce qui est représenté (Nicolas Pesquier). Dancing Queen aguiche - les genoux habillés de bijoux érotiques (Sans les mains, Gwendoline Perrigueux, 2016).

Mais, de ces plaisirs de la fête, de ces jeux de la nuit se dégage un sentiment de solitude (Sad song, Pierre Ardouvin, 2011) qui fait ressortir nos angoisses et nos questionnements une fois le jour levé. À l'image de Princesse, une vidéo dans laquelle on voit une jeune femme, habillée en princesse abimée qui semble tout droit sorti d'un after un peu trop chargé. Elle remet en question le monde, nous montre l'envers du décor et vient donner une grande vérité au mythe de la Queen du XXIème siècle, sans paillettes, sans artifices. (Princesse, Clara Thomine, 2012).



# SUNDAY SUNSET

sur une invitation de La peau de l'ours (Bruxelles)/ septembre 2018

Exposition collective avec Alice Nikolaeva et Dorothee Louise Recker.

Du 6 au 15 septembre 2018

Galerie Rivoli, Bruxelles (Belgique)

---

Sunday Sunset est une exposition qui propose de prolonger le temps. Un temps de plaisir, un temps de repos, un temps de lâché prise, du bon temps en somme. Figeant l'instant sous des allures légères, il faut y voir, à travers les oeuvres d'Alice Nikolaeva et de Dorothee Louise Recker un clin d'œil aux Romantiques. L'envie en premier lieu de faire vivre et d'éprouver la force de la couleur qui se dégage des peintures de Dorothee Louise Recker. À l'image des Quicksand, série de peinture conçue par strates, où chacune des couleurs apposées fait se révéler celle qui la recouvre. Il s'en dégage une lumière saisissante, on devine la chaleur du soleil caresser l'immensité des paysages de sable fins (Quicksand, out of Oz, 2018). L'intensité des couleurs attrape notre regard et nous place au cœur du tableau.

Sunday Sunset c'est aussi une invitation à appréhender les formes minimales des sculptures architecturales d'Alice Nikolaeva. Un terrain de jeu dont il ne reste que les contours, un dessin en volume, une balade condensée des images inscrites dans notre mémoire, emprunt d'une certaine poésie (Playground, 2016). Comme un arrêt sur image, on s'abandonne à nos souvenirs, nos émotions et se laisse délicieusement aller à la contemplation. Sunday Sunset – c'est l'expérience visuelle d'un temps suspendu. Un instant arrêté qui propose au spectateur de ressentir et saisir de la douce mélancolie qui se dégage des œuvres d'Alice Nikolaeva et Dorothee Louise Recker.





# MIX AND MATCH

sur une invitation de La peau de l'ours (Bruxelles)/ mai-juillet 2018

Exposition collective avec Antoine Goudard, Gwendoline Perrigieux, Julie Susset, Benjamin Ottoz, Nicolas Pesquier, Thomas Wattebled.

Du 26 mai au 7 juillet 2018  
Galerie Rivoli, Bruxelles (Belgique)

Mix and Match – est une exposition qui n'a pas peur des assemblages. Réunissant les œuvres d' Antoine Goudard, Benjamin Ottoz, Gwendoline Perrigieux, Nicolas Pesquier, Julie Susset et Thomas Wattebled. Elle a pour but de présenter le travail des différents artistes de ma première sélection curatoriale pour La peau de l'ours. Il s'agira de mettre en lumière des pratiques éclectiques par oppositions et jeux de formes, de couleurs, de matières, d'idées, en se risquant à l'association d'œuvres aux caractères éloignés.

Mix and Match – reprend un système présent et initié dans le milieu de la mode, celui qui consiste à associer différentes matières et d'oser l'originalité, selon son état d'esprit, pour créer son propre style avec audace. En s'appuyant sur cette idée, Mix and Match offre une autre manière de concevoir le cycle des œuvres. Dans une approche plus décomplexée à l'œuvre, à la démarche de l'artiste, mais aussi à la pratique de l'exposition. Pourquoi ne serait-il pas possible de combiner et faire dialoguer des œuvres par simple intuition ?

Qu'est-ce qui pourrait empêcher l'idée de mettre en regard une sculpture langoureuse de Gwendoline Perrigieux (Lascive, 2016), la série onirique de Benjamin Ottoz (Serendipity PF-BS 1, 2018) et un puzzle terminé par la force de Thomas Wattebled (Coûte que coûte, 2017). De confronter un tableau à l'ambiance tropicale désuet de

Julie Susset (Jungle, 2015), une peinture qui rompt les codes du médium pour les réinventer de Nicolas Pesquier (Neopostpop, 2018) à une représentation des corps, dans des dessins radicalement minimaux d'Antoine Goudard (Behind the shapes of your face, 2018).

Mix and Match – est tout ça. Oser le mouvement, le modulable, l'association, la confrontation comme un résumé de la pratique du commissaire. Celle de saisir une pensée, une démarche, une forme esthétique. D'établir un dialogue entre les œuvres. De les présenter. D'être en quelque sorte ce trait d'union entre l'artiste, l'œuvre et son public, sans jamais dénaturer le travail des artistes.

Mix and Match, c'est, replacer au cœur de la réflexion le plaisir. S'autoriser la conception intuitive de l'exposition par l'humeur et le jeu, pour révéler toutes les qualités esthétiques, conceptuelles et sémantiques des pièces présentées.



# SO FRESH

sur une invitation de ChezKit / octobre 2017

Exposition collective avec Christophe Constantin, Coline Cuni, Chloé Elmaleh, Mara Fortunatovic, Louise Gügi, Icinori, Ronan Le Creurer, Bérénice Lefèbvre, Célia Nkala, Gwendoline Perrigueux, Dorothee Recker, Delphine Renault, Vincent Tanguy, Thomas Wattebled, Cyril Zarcone

Du 13 au 15 octobre 2017  
Ateliers ChezKit, Pantin (93)

La dernière pièce d'un artiste a cette fragilité toujours particulière. Une fragilité qui apparaît à travers le glissement d'une temporalité à une autre, du temps de la création au temps de la présentation. C'est dans cet entre-deux, cet interstice indicible d'où émerge la fragilité de l'œuvre que SO FRESH tente de s'aventurer. Un dessin tout juste achevé, une vidéo sur le « bureau » d'un ordinateur, ou une photographie fraîchement imprimée sont autant de mystères entre projets et œuvres finales. Comme une invitation à penser le moment où l'œuvre peut être considérée comme terminée. Est-ce une question de choix, de geste, de situation d'exposition? À cette question qui nous est posée, le critique Lawrence Alloway tente une réponse qui pourrait synthétiser tout l'enjeu de l'exposition que vous allez visiter « La première exposition d'un nouveau travail artistique est dans l'atelier ». C'est en prenant en compte cette observation que cette exposition prend place au cœur de l'atelier ChezKit. À l'occasion de SO FRESH, l'atelier amène dans le champ spatial l'interrogation sur le glissement entre création et présentation : lieu d'audace et de mouvement, il oscille entre espace collectif de création et espace d'exposition. Le temps d'un événement, il se transforme, change de statut. Alors quand et comment un projet devient œuvre, lorsque au sein même de l'atelier le spectateur est invité ?

SO FRESH, comme un rite initiatique, accompagne ce double mouvement, de recul de l'artiste et d'approche du

spectateur, nécessaire pour que le projet devienne œuvre en marquant la fin de l'acte créatif. Ce rite consiste-t-il à trouver un titre, dater le projet, prendre un verre de vin et accepter que sa pièce se trouve seule face à un public ? La dernière pièce, enfin autonome, serait alors appréhendée par le spectateur comme un vent de fraîcheur, qui reflèterait les préoccupations actuelles de l'artiste et qui permettrait peut-être d'envisager son travail à venir.

Mais penser une exposition dans un atelier collectif est un exercice particulier. L'atelier a quelque chose à la fois d'intimidant et d'excitant. Il est ce lieu où l'artiste travaille, accumule images, esquisses, dessins ou encore objets personnels, une tasse à café traîne à côté d'un carnet de croquis, ça sent bon le bois, la peinture, les matériaux bruts. On aurait presque peur de rater l'œuvre. On observe son environnement, des tasseaux à peine vissés, prémisse d'une forme en devenir : ce sont toutes ces choses anecdotiques qui interpellent et créent ce sentiment de proximité avec l'artiste. À la fois un lieu de création, de tentatives, de ratés, d'essais, il est aussi un lieu de vie et d'échanges entre artistes. Plus que jamais l'atelier qu'il soit personnel ou collectif est cet espace où les énergies bouillonnent, se rencontrent et sont le moteur d'une création toujours en mouvement.



# MIRAGE

sur une invitation du POCTB / juillet 2017

Exposition collective avec Roman Moriceau (Galerie Derouillon), Flora Moscovici (TripleV), Gwendoline Perrigieux (Galerie Éric Mouchet)

Du 8 au 23 juillet 2016

La Chapelle, espace d'art contemporain, Pithiviers (45)

---

La chaleur fait vaciller les formes et les couleurs. La lumière est déviée de sa trajectoire pour dessiner dans l'horizon lointain un paysage incertain dont les lignes nous charment et nous attirent. Mais ce que je vois est-il de l'ordre de la réalité ou de l'illusion ? C'est dans cet interstice que se rejoignent les oeuvres de Roman Moriceau, Flora Moscovici et Gwendoline Perrigieux. Un entre deux où l'apparence des choses est remise en causes, où la perception est provoquée et manipulée en douceur. À l'image des Aquarelles (2013) colorées de Roman Moriceau aux formes aléatoires et aux couleurs synthétiques. Souvenir de ces glaces à l'eau qui dégoulinèrent sur nos doigts d'enfants. Au centre, la peinture de Flora Moscovici, *After le concert des anges* (2016), qui se déploie dans l'espace, se montre à la limite entre la scène, l'estrade, la sculpture.

Le reflet du ciel sur lequel le spectateur est libre d'aller et venir. Puis, il y a, *Va et Vient* (2014), une sculpture de Gwendoline Perrigieux faite d'une bouée gonflable et fragile, liée à un bloc de béton scintillant. Une forme aussi brut que sensuelle. Comme un trésor à double sens que la mer aurait rejeté. *MIRAGE*, c'est une invitation à se laisser surprendre par l'inattendu, l'incontrôlé et l'incontrôlable. Et à rompre avec l'idée de rationalité et de représentation.



PROJET CURATORIAL

# LIVING CUBE

une proposition curatoriale annuelle, dans le salon de mon appartement

Appartement privé, Orléans, France

---

Living Cube est une collection éphémère d'œuvres d'art contemporain réunies spécialement pour l'occasion. Elle prend place dans le salon de mon appartement situé dans le très beau quartier Dunois à Orléans. Je sélectionne des oeuvres d'artistes dont j'accompagne le travail au quotidien.

Toutes les œuvres sont en ventes, elles sont présentées dans un cadre plus intime que celui du white cube de la galerie. Ce concept est une véritable invitation à prendre le temps de la rencontre avec l'oeuvre. Il permet de se projeter.

Living Cube, c'est partager mon amour pour la collection et le plaisir que l'on éprouve à vivre parmi les œuvres. C'est affirmer combien il est important de montrer à l'artiste que son travail nous touche en osant l'acquisition d'une de ses oeuvres et en la faisant entrer dans notre quotidien. Living Cube c'est aussi révéler de nouveaux collectionneurs, accompagner et faire grandir des collections déjà établies.

Living Cube est visible uniquement sur invitation ou réservation.



# #1

Exposition du 28 octobre au 4 novembre 2017

Avec:

Vincent tanguy, Dorothée Recker, Christophe Constantin, Lucie Riou, Thomas Wattebled, Mara Fortunatovic, Icinori, Sébastien Pons, Laurent Mazuy, Lucie Caron, Ronan Lecreurer, Antoine Goudard, Cyril Zarcone, Giovanni Comoglio, Gwendoline Perrigieux, Alain Declercq, Quentin Lefranc



# #2

Exposition du 26 octobre au 11 novembre 2018

Avec:

Mariano Angelotti, Michael Buckley, Pierre Budet, Damien Dion, Kim Hospers, Thomas Lévy-Lasne, Nicolas Loiseau, Mazaccio & Drowilal, Samir Mougas, Alexandre Benjamin Navet, Jean-Michel Ouvry, Gwendoline Perrigieux, Zach Reini, Mathieu Renard, Marie Samson, Clara Thomine, Florian Viel



# #3

Exposition du 27 octobre au 09 novembre 2019

Avec:

Pierre Allain, Mariano Angelotti, Alexandre Bavard, Jean Baptiste Bonhomme, Emilie Brout & Maxime Marion, Wolf Cuyvers, Léo Dorfner, Terencio Gonzales, Jacques Halbert, Xénia Lucie Laffely, La Cellule (Becquemint&Sagot), Laurent Lacotte, Robin Lopvet, Aurore-Caroline Marty, Nelson Perisco, Gwendoline Perrigieux, Guilhem Roubichou, Lucas Vidal, Thomas Wattebled



# TEXTES, CRITIQUES ET ENTRETIENS

Sélection

# TEXTE D'EXPOSITION // VELVET LASHES

## Galerie Éric Mouchet, Paris

Invitée par Gwendoline Perrigieux dans le cadre de son exposition personnelle / février 2019

*Velvet Lashes, exposition personnelle de Gwendoline Perrigieux, Galerie Éric Mouchet, Paris*

À peine franchit la porte de l'atelier de Gwendoline Perrigieux, je sens que la préparation de *Velvet Lashes* a déjà commencé. Nos regards se croisent et dans un battement de cils, toute son excitation est perceptible. Sur une table, plusieurs dizaines de matériaux. Anneaux de néoprène, élastomère, chutes de peaux aux couleurs tendres et séduisantes ou encore chaînettes qui s'enchevêtrent et s'enroulent délicatement entre les morceaux de velours. Gwendoline Perrigieux enfouit ses mains, dans ces matériaux terriblement érotiques. Assembler, palper, éprouver, étirer, tordre ou encore expérimenter. C'est dans ces manipulations intuitives que réside l'essence même de son travail. Un travail des sens, avec les sens et pour les sens, gorgé d'ondes positives et d'un pouvoir de séduction inéluctable.

*Velvet Lashes* – c'est du glamour et de l'envoutant exalté que l'on est invité à toucher avec les yeux, maquillés ou non. Rouleaux de fourrures, ondulations métalliques, rondeurs humanisées. Tout autant de corps évoqués, de sculptures mi-bêtes/mi-objets qui nous maintiennent entre deux rives. Les pieds sur Terre, l'imaginaire déconnecté. On se délecte des images, des sons, des formes et de la légèreté ambiante. Mais ne vous fiez pas aux apparences. *Velvet Lashes* est bien plus complexe qu'il n'y paraît.

«J'veux que ça glisse»

*Velvet Lashes* – c'est la rencontre subtile et délicieuse entre des êtres inconnus. L'inconnu par lequel on a envie de se laisser séduire. Comme un échange furtif de regard dans la rue, cette exposition nous attrape sans que l'on s'y attende.

Juste un regard et c'est un flux d'énergie passionnée qui nous envahit en une fraction de seconde, un flux qui déverrouille des images, réveille nos désirs internes, puis tout s'évapore. Avec fraîcheur et spontanéité, Gwendoline Perrigieux interroge sans ambiguïté la question des fantasmes. Elle nous invite au lâcher prise. Happé par l'indicible, « il faudra d'abord passer les sirènes, elles charment tous les mortels qui les approchent ». (1) Mais nulle question ici de mourir, si ce n'est de plaisir ! Le plaisir de se laisser surprendre par un rire saisissant qui vient pénétrer l'espace le temps d'un instant. Un rire communicatif tantôt charmeur et séducteur, tantôt espiègle et malicieux. Ce rire, qui n'est autre que celui de l'artiste, ne serait-il pas une mise en garde contre la troublante beauté ?

*Velvet Lashes* – comme une plongée sensorielle entre tension et explosion où l'on s'abandonne volontiers. Un abandon à l'image de *Livide et Luisante* (2018), une sculpture en silicone, œillets et néoprène qui est posée, là sur le sol. Serait-ce la mue de ce corps abandonné au plaisir, celui de notre propre corps ou bien de notre esprit ? *Velvet Lashes* – raisonne ici comme le *Less is more* de la séduction ! Une ode au charme du suggéré. Un hommage au mystère de l'attraction. Un contre-pied au règne du « tout montrer » (2) .

Elodie Bernard

(1) Homère, *L'Odyssée*, Éditions LGF collection classique, 1974

(2) Gilles Lipovetsky, *Plaisir et toucher, essai sur la société de séduction*, éditions Gallimard 2017





# TEXTE D'EXPOSITION // THOMAS WATTEBLED

Texte d'exposition / mars 2017

*TIMEOUT,*

Exposition personnelle, commissariat Marie Lepetit, Carré Noir, Le Safran, Amiens

---

Pour cette exposition consacrée au sport, Thomas Wattebled invite le spectateur à trouver sa place dans une parenthèse, un temps-mort. Terrains de foot, podium, chronomètres, raquettes de badminton. Ces objets, qui reviennent souvent, sont ce que l'on remarque en premier dans le travail de Thomas Wattebled où le vocabulaire du sport côtoie aisément celui de l'art.

Diplômé d'un master en théorie et pratique artistique à l'université d'Amiens et d'un DNSEP à l'École des Beaux Arts D'Angers. Sa pratique artistique a toujours été accompagnée et nourrie par une pratique amateur du sport. Lorsqu'il s'entraîne sur le 110m haies, c'est toujours avec le même but, celui du meilleur chrono, de la plus belle course, d'atteindre son « Personal Best » comme l'on peut entendre sur les stades.

C'est dans cette recherche de la performance sportive constante, celle où l'on s'attarde sur des détails techniques, moteurs ou encore matériels pour mieux progresser que la pratique de Thomas Wattebled trouve son point de départ. À travers dessins, installations, vidéos, il s'attarde sur des détails, problématise les objets, les gestes, les choses banales que l'on ne remarque pas. Il comble les fissures, non sans humour, d'une société où le mot qui règne en maître est P-E-R-F-O-R-M-A-N-C-E. Il insère dans les interstices des références à l'Histoire de l'art. À l'exemple de la force qui se dégage des slogans modernistes portés par le fantôme de supporters de football (Hooligans, 2012) ou encore intègre dans les failles de cette société régie par la compétition constante, l'idée que l'erreur, l'échec, le raté ou encore l'aboutissement inattendu peuvent être finalement séduisants.



# TEXTE ARTISTE // Guilhem Roubichou

## Machines et société

Texte général sur la démarche de Guilhem Roubichou, vit et travaille à Pau, France

Objets manufacturés, machines agricoles, mécaniques, industrielles, matériaux bruts ou encore éléments naturels. Autant de ressources éloignées du champ de l'art que Guilhem Roubichou, diplômé de la Villa Arson en 2015, interroge par associations, assemblages et modifications dans des sculptures à la fois cyniques, poétiques et humoristiques.

Fasciné par les machines, elles sont au cœur de sa pratique. Un robot lave-vitre détourné en machine à dessiner (robot painting, 2018), un présentoir de bijoux à énergie solaire associé à un objet sachet plastique bleu, forment un couple dansant qui nous révèle la poésie de l'objet désuet (Dancing blue/grey bags, 2018) ou encore un broyeur de sapin qui se transforme en une machine destructrice-créatrice (Le broyeur de sapin de Noël, 2016).

Cette dernière est composée d'un broyeur de sapin en métal blanc dans lequel est encastré un sapin artificiel encore décoré. Une sculpture qui pourrait se révéler comme une simple blague, est en réalité une des œuvres emblématiques de sa pratique. « Le broyeur de sapin de Noël » évoque toutes les notions qui traversent la démarche de Guilhem Roubichou. De la poésie à l'absurde, de la conscience environnementale à l'engagement politique ou encore les liens étroits qu'ils tissent avec l'histoire de l'art. Difficile avec cette sculpture de ne pas penser à Roue de bicyclette (1917) de Marcel Duchamp. Dans l'assemblage des deux éléments « ready made » qui par ce geste, se voient détourner de leur fonction pour être mis en art ou encore dans son aspect formel et sa mise en mouvement mécanique. Un mouvement, perturbé, où le broyeur de sapin est mis à mal, par une action violente, enrayé, mis en état d'hors-service. Un geste impétueux, symbole de défiance et de rupture. Une défiance de l'ordre établi et une envie de rompre avec les conventions sociales, comme un gros FUCK aux traditionnelles fêtes de Noël. Notre rapport à la machine nous en dit long sur notre manière de vivre dans la société.

Si elles sont omniprésentes dans le travail de Guilhem Roubichou, c'est qu'elles ont cette capacité de servir de modèle pour la compréhension des phénomènes sociaux, politiques et économiques (sujets qui sont chers à l'artiste).



*Like spiders*, 2017  
Vues exposition "Something Stronger Than Me", Wiels, Bruxelles, Belgique, 2017/2018

# TEXTE ARTISTE // Christophe Constantin

## L'élégante irrévérence

Texte général sur la démarche de Christophe Constantin, vit et travaille à Rome, Italie

Au milieu de l'atelier, une table ensevelit sous un tas de sacs poubelles bleus turquoise, grossi par des effets de miroir (Hyperproduction artistique, 2017). Dans ces sacs, les recherches, les dessins, les projets avortés de l'artiste suisse Christophe Constantin. Ce tas de sacs est la métaphore d'une pratique qui foisonne, qui déborde à l'image de sa personnalité, riche et drôle. Au travers d'une certaine indisciplinisme, Christophe Constantin porte un point de vue singulier résolument insolent sur des thèmes qui lui sont chers comme les incompréhensions de notre monde contemporain ou encore le culte de la référence à l'histoire de l'art.

Avec Salut Marcel, une sculpture faite d'une roue de vélo cadenasée à une barrière blanche et rouge fixée directement au sol du lieu d'exposition. Il contraint l'objet à rester sur place à l'aide d'un cadenas : ce petit objet qui tout en marquant et préservant notre propriété peut possiblement se retourner en contrainte, lorsqu'on en perd la clef. Un geste qui résonne comme une grande tape sur l'épaule de Marcel Duchamp. Une familiarité ambiguë, tantôt hommage amical que critique acerbe, sommant œuvres majeurs et théories de rester à leur place pour laisser vivre la création à venir. Une façon, peut-être, de sous-entendre qu'il est difficile de se défaire d'un tel héritage toujours trop présent. Un héritage dont il s'extirpe dans le processus de création et le choix des matériaux.

À la fois choisis pour leur esthétique, ils sont en réalité le symbole de la précarité de l'homme et la pensée du XXIème siècle. Résolution d'un problème contemporain, (2017), il s'agit d'une sculpture élancée et fébrile composée d'un seau de chantier en plastique rouge et de tuyaux en ferrailles gris imbriqués ensemble de façons plus ou moins aléatoires qui essaient de contenir tant bien que mal une fuite d'eau qui tourne en boucle. Elle semble avoir été conçue comme une résolution provisoire, en attendant. Un « en attendant » que l'on ne retouchera jamais. Dans la simplicité de ce dispositif ressort toute la nécessité qu'a l'homme de devoir s'adapter à une société qui paraît tourner en rond et dans laquelle il est difficile de trouver sa place. Cependant, cette simplicité n'est pas dépourvue de beauté. A-t-on finalement besoin de plus pour observer, comprendre, vivre le monde et ses futilités ?

Dans sa série d'installations Parcs et jardins : work in progress (2017) il marque un temps d'arrêt dans l'évolution esthétique des formes. Le temps de la création, comme suspendu, fige la forme et permet le glissement d'une composition à une autre. On y voit quatre parpaings vaguement empilés sur lesquels repose une bière, à côté une pelle, des graviers, un panier en osier, un seau et un tuyau d'arrosage qui n'est branché nulle part. Tous les éléments rassemblés pour un chantier réussi. Mais cette promesse est mensongère. Puisque quand l'exposition sera finie, plus de chantier et l'espace retrouvera son état d'origine. Christophe Constantin utilise l'autodérision, la bêtise et l'ironie comme des matériaux bruts. À la fois drôle et satyrique, son travail s'inscrit dans une démarche de recherche constante. Une recherche qui trouve sa quintessence dans un moment précaire pour révéler toutes les absurdités de notre monde contemporain avec une élégante irrévérence qui fait la force de son travail.



*Salut Marcel!* (2017)  
Arc parapedonal, cadenas, roue de bicyclette  
100/130/87cm  
Spazio In Situ, Rome

# CRITIQUE // LE SPORT EST UN ART

## CAC MEYMAC

Texte publié sur site personnel / avril 2017

*Le sport est un art*, exposition collective. Commissariat : Caroline Bissière & Jean-Paul Blanchet.

Avec : Lionel Bayol-Thémines, Neal Beggs, Stéphane Bérard, Roderick Buchanan, Guillaume Bresson, Jean Charbonneau, Olivier Dollinger, Sophie Dubosc, Anthony Duranthon, Soazic Guézennec, Jacques Julien, Mel O'Callaghan, Laurent Perbos, Laurent Tixador & Abraham Poincheval, Pascal Rivet, Muriel Toulemonde, Franck & Olivier Turpin, Thomas Wattebled, Xavier Veilhan.

---

Le sport est un art une exposition collective riche qui se déploie sur deux étages de l'une des ailes de l'Abbaye Saint André – le CAC Meymac. C'est dans ce magnifique bâtiment de pierres blanches, situé sur au coeur de la ville, que les oeuvres prennent places et dialoguent dans un parcours qui aborde différentes thématiques. Le sport est un art, c'est le regard singulier de deux commissaires Caroline Bissière & Jean-Paul Blanchet qui ont saisi avec humour et finesse les interrogations des artistes autour du sport. De la Plonger dans l'eau, à L'effort individuel, où l'on peut voir l'effort vain, dans une vidéo une sprinteuse courir à contre vent, freiné par un parachute accroché à ceinture (Muriel Toulemonde). En passant par le Culte du corps, ou encore, Jeux de balles, où les objets du sport sont détournés, forcés à l'arrêt (Thomas Wattebled), transformés et pousse le spectateur à s'inventer de nouvelles règles (Laurent Perbos). C'est à se demander si le sport n'est pas un prétexte pour se faire le reflet de notre société.



# CRITIQUE // ANDONI MAILLARD

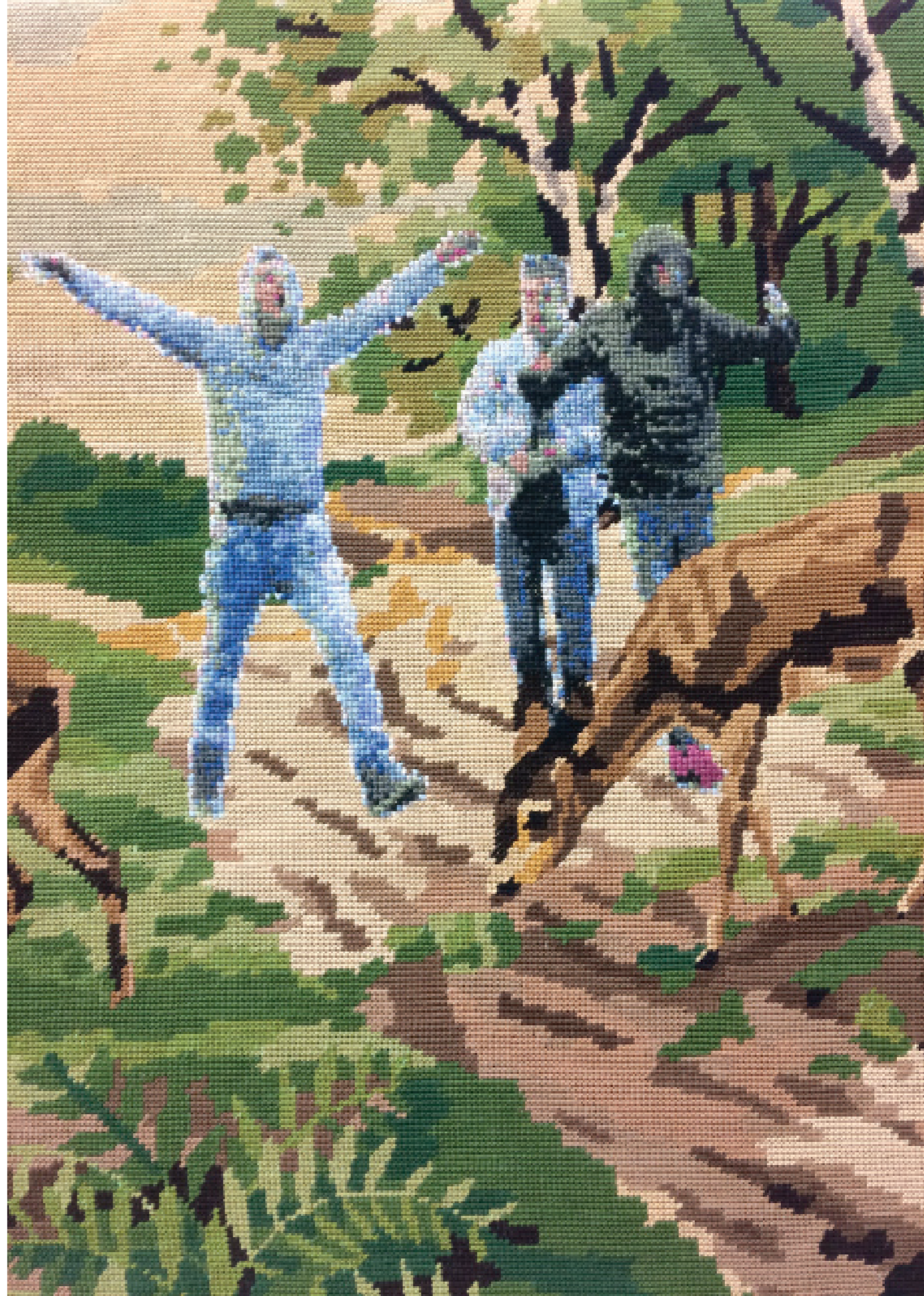
Texte pour l'artiste / avril 2017

*Un point de vue*, exposition personnelle du 11 mars au 18 avril, 2017 – Galerie ALB, Paris

Images de magazines pornos et oiseaux bleus brodés à la place du sexe, canevas aux paysages champêtres et autres sujets prisés des années 60, dans lesquels sont incrustés une bande de potes ambiance « ultra » ou encore gros tucks de mec viril. Bref... Cela pourrait ressembler à un pâle mélange d'images à la mode ou bien à une provocation de la part d'Andoni Maillard. Une provocation d'apparence seulement, car ses pièces vont bien au-delà de la représentation qui est en surface. Dans l'exposition *Un point de vue*, en ce moment à la Galerie ALB, il est surtout question de double registre, d'interroger et de renverser l'imagerie et les pratiques de la culture populaire.

C'est à travers les mediums de la broderie, point de croix, canevas ou encore du feutre qu'il fait entrer en collision des images sans réel contenu pour questionner leur portée symbolique.

Le côté tape à l'œil et vulgaire des pages de magazines masculins est adouci par l'intervention de l'artiste, à même la page, qui vient broder au point de croix un motif propre à ce loisir (*L'oiseau bleu*, 2016). Quant au détour de l'exposition on croise le chemin d'une vue de maison en bord mer, dont la sérénité est troublée par le fil jaune, orange et rouge du canevas qui vient dessiner un toit embrasé (*Breizh*, 2014). À qui s'adresse ses images dont les éléments sont figés par une technique lente et répétitive, aux nostalgiques des années 60 ou peut-être à nous, contemporain. Les œuvres d'Andoni Maillard c'est d'abord la rencontre physique, non sans humour, de la délicatesse et la virilité, du bucolique et du cru sans pour autant tomber dans le cliché, comme une ode plutôt subtile à l'art et la culture populaire.



# CRITIQUE // LEE UFAN

Texte pour Regardb.com / septembre 2017

*Préssentiment*, exposition personnelle septembre, 2017 – CCCOD, Tours (36)

Je dois bien vous avouer qu'aller voir l'exposition de Lee Ufan dans la Galerie Noire du CCCOD de Tours me rendait plutôt perplexe. C'est un espace de plusieurs pièces situé au rez-de-chaussée. Chaque pièce est complètement noire, des murs au plafond. Bien qu'ils ne soient pas communs, ils me donnent la sensation d'être enfermée, voir écrasée. C'est un parti pris que je salue, car concevoir et penser une exposition dans un tel lieu ne me semble pas chose facile. Cependant, l'exposition *PRESSSENTIMENT* a su me captiver.

La surprise est immédiate. Le lieu est réinventé! On marche sur un sol recouvert dans son entier de gros graviers blancs. Plongé dans la pénombre, nos repères sont chamboulés. On s'attache à écouter le frottement des graviers sous nos pas.

À chaque espace, une oeuvre dans laquelle une lumière attire notre regard et déploie toute sa force. Elle manipule notre perception par des jeux d'ombres. On se laisse agréablement leurrer, jusqu'à croire que c'est de lumière dont il est question tant le noir se fait discret. En réalité nous nous sommes adaptés à cette obscurité.

Lee Ufan a fait de ce parti pris tout le sujet de son oeuvre. Dans une expérience sensorielle faite de contrastes où le noir domine, il nous invite à éprouver les capacités et les limites de cette couleur énigmatique.



# ENTRETIEN // QUENTIN LEFRANC

Extrait d'un entretien publié sur [regardb.com](http://regardb.com) / janvier 2017

## EXPOSED II – UN TERRAIN DE JEU DONT LES RÈGLES SONT SANS CESSE À REJOUER

Bonjour Quentin, peux-tu nous présenter ta démarche en quelques mots ?

Ma démarche est très liée à l'espace. Je ne me concentre pas sur une forme ou un médium en particulier, mais plus particulièrement sur ce qu'il convoque. Les matériaux que j'utilise sont aussi bien référencés par l'histoire de l'art que par sa conditionnalité. Utiliser des éléments qui font écho à notre répertoire culturel est une manière de ne pas être uniquement formel et d'évoquer d'autres histoires, d'autres contextes, d'autres disciplines. Ainsi il est difficile de définir ma pratique comme de la peinture ou comme de la sculpture. Mais articulé dans un espace, c'est un peu de tout cela qu'il s'agit.

*« J'utilise ici mes pièces comme les pièces d'un puzzle où chacune d'entre elles sont un élément qui va me permettre de construire une situation qui existera le temps de l'exposition. »*

Pour ce début d'année, c'est à la Galerie Jérôme Pauchant que l'on aura le plaisir de voir une sélection de tes pièces lors d'EXPOSED II. Quel a été le point de départ de cette exposition ?

Le point de départ de cette exposition ou plutôt de ce projet est né d'une discussion avec Jérôme Pauchant. Nous avons tous les deux envie de montrer une autre toile au plafond que celles des Bains. Nous souhaitons également présenter Beyond Notation qui n'avait jamais été montrée publiquement. Nous avons décidé alors d'utiliser l'espace pour les montrer. Comme le temps était très court nous avons décidé de ne pas proposer une exposition, mais plutôt un projet, une expérimentation, un jeu avec le système de la galerie.

L'exposition arrive pour la nouvelle année, il n'y a pas de vernissage, mais une invitation à se retrouver pour fêter 2017. J'occupe juste le premier espace de la galerie. Le reste, avec les œuvres emballées et le mur jaune, annonce déjà l'exposition suivante.

L'espace est une notion considérable dans ton travail, d'ailleurs dans le texte de présentation on peut lire « Réfléchissons à l'espace dans sa globalité, posons ses limites, prenons un parti pris. » En quoi est-ce important pour toi de reconsidérer l'espace lors d'une exposition ?

Le texte finalement fait partie aussi de l'exposition. C'est un petit texte qui rassemble différentes notes. Au départ, il devait prendre la forme d'une affiche dans l'exposition. Et puis, j'ai finalement décidé de l'utiliser comme visuel pour le carton d'invitation qui est pour moi une sorte d'extension de l'espace de la galerie.

Mais pour répondre à ta question, l'espace joue pour moi comme cadre, mais aussi comme contexte. Et c'est à partir de ces différents paramètres que je commence à construire un projet. Je disais précédemment que chacune de mes pièces sont, en quelque sorte, la réunion de différents matériaux informés. Mes expositions fonctionnent de la même manière. Cela ne m'intéresse pas vraiment d'arriver dans un espace et d'y déposer un objet fini et de chercher l'endroit qui lui sera le plus favorable. Je préfère tout construire en amont dans de petites maquettes/esquisses afin de réfléchir à un ensemble.



# SHORTLIST

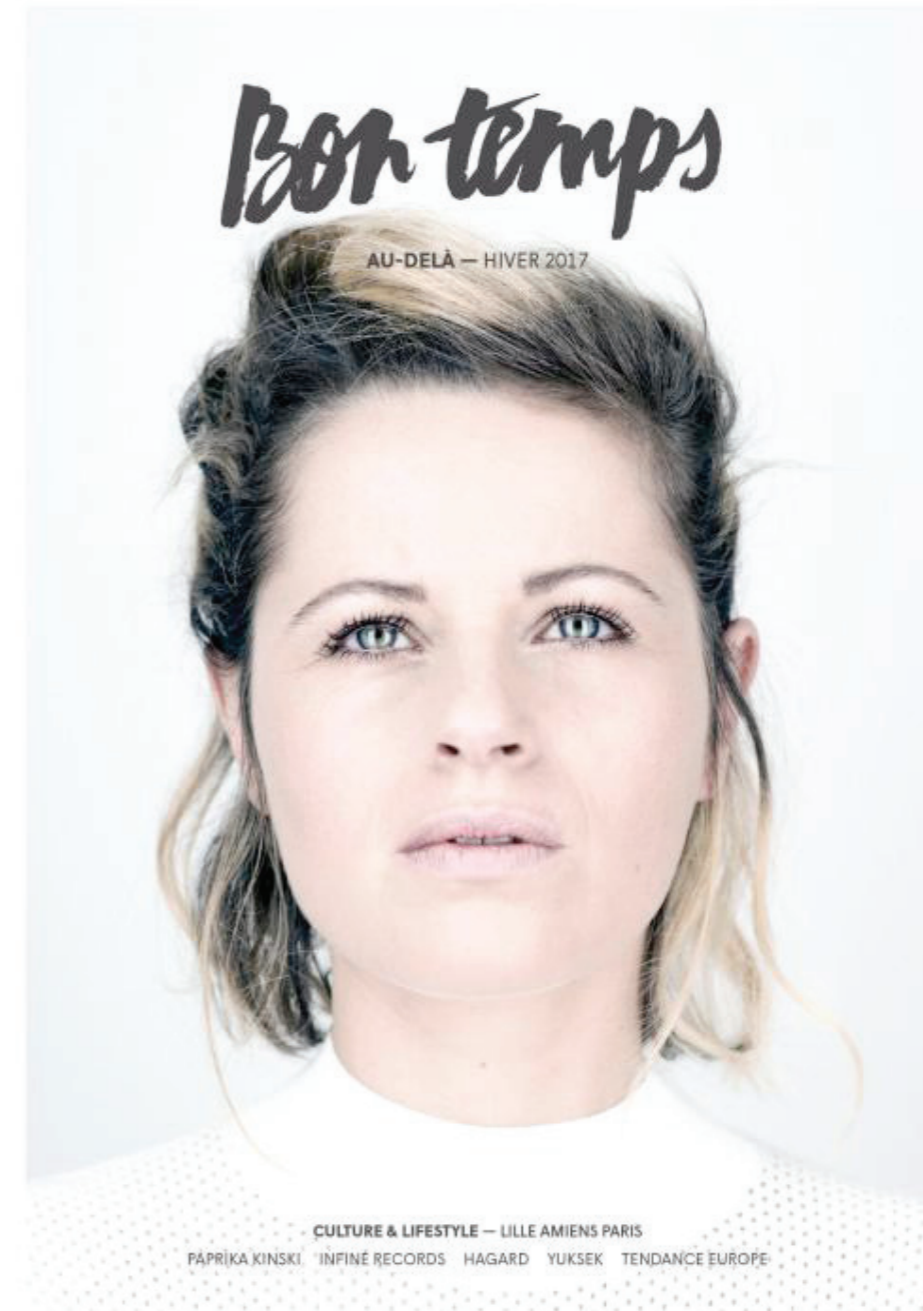
## BON TEMPS MAGAZINE

Rubrique dédiée aux expositions dans les galeries

Janvier 2017 - Juin 2018

Magazine trimestriel - Haut de France et Île de France

Magazine trimestriel gratuit, présent sur les villes de Lille, Amiens et Paris, Bon Temps porte un regard libre et thématique sur l'actualité culturelle et les tendances lifestyle. À la croisée du magazine urbain et de la revue graphique, Bon Temps privilégie la production de ses photographies, un contenu rédactionnel sérieux et documenté, une ligne esthétique en phase avec son temps. Positionné en tant que presse de qualité, le magazine n'est pas pour autant cloisonné dans un genre, ses orientations art, fooding, design, patrimoine, actualités, musique, agenda, lui permettent de toucher le grand public sur des sujets art de vivre tout en dressant le portrait de l'émergence artistique.





# CURRICULUM VITAE

# Elodie Bernard

Née en 1989, vit et travaille à Orléans, France

Commissaire d'exposition / Membre du C-E-A (Association française des commissaires d'exposition)

Critique d'art

Fondatrice de Living Cube et de Regard | b

www.regardb.com

## À venir en 2020

Résidence curatoriale, Espace d'art contemporain Le Bel Ordinaire, Pau (64)

AFTERPARTY, Exposition collective, Fondation du doute, Blois

Bagage cabine, exposition collective, Kogo Gallery, Tartu, Estonie (reporté)

BOLIDE, exposition collective, Atelier Chiffoniers, Dijon (reporté)

## Commissariats d'expositions

2019

Salon Turbulence #2, sur une invitation d'Isabelle de Maison Rouge, Paris

Solo show, Gaétan Vaguelsy, Galerie Rivoli, Bruxelles, Belgique

LIVING CUBE #3, exposition collective en appartement, Orléans-

2018

LIVING CUBE #2, exposition collective en appartement, Orléans (45)

DUST, solo show de B.Ottoz pour La peau de l'ours, Bruxelles, Belgique

SUNDAY SUNSET, exposition collective, Galerie Rivoli, Bruxelles, Belgique

DANCING QUEEN, exposition collective, Grande Surface, Bruxelles, Belgique

MIX AND MATCH, exposition collective, Bruxelles, Belgique

2017-2010

LIVING CUBE #1, exposition collective en appartement, Orléans (45)

SO FRESH #3, exposition collective, Pantin (93)

MIRAGE, exposition collective, La Chapelle, espace d'art contemporain, Pithiviers (45)

(J)EU, JE(U), JEU, exposition de T.Wattebled, Château d'Eu, Eu (76)

SO FRESH #1 et #2, exposition collective, La Teinturerie, Amiens (80)

IMPASSE, exposition des 5ème année de la Faculté des Arts, Espace Camille Claudel, St Leu, Amiens (80)

LET'S OCCUPY, exposition collective, Athena center, Tartu, Estonie

TSÜKELL, exposition des 4ème et 5ème année du département sculpture de l'école des Beaux arts de Tartu, Centre d'art de

Poltsama, Estonie

## Conférences - conversations

«Conversation avec...Daniel Spoerri» invitation au dialogue autour d'une oeuvre des collections de la Fondation du Doute, 2020

«Regard sur les pratiques curatoriales française», discussion modérée par Aurélie Faure (independent curator) avec Thomas

Conchou (independent curator) Sarah Ihler-Meyer (art critic, journalist), *Art Vilnius Art Fair*, 2019

«La fête dans la création contemporaine», sur une invitation de Cyril Zarcone, *TALM Tours*, 2019

«Comment achetez sa première oeuvre d'art ?», sur une invitation des *Jeudis Arty*, avec I.de Maison Rouge,

FX. Trancart (Artsper) et E.le Gars, juin 2018, Paris

## Direction artistique

2018 - Programme jeune création / Galerie La peau de l'ours, Bruxelles, Belgique

## Workshop

« Pratique de l'exposition » - prépa Alain Fournier, de l'École des Beaux-Arts de Bourges, février 2019

## Rédaction - textes d'expositions

VELVET LASHES, texte exposition personnelle G.Perrigieux, Galerie Éric Mouchet,

Textes général pour portfolio: A.Nikolaeva, T.Wattebled, A.Goudard, G.Roubichou, D.Recker, J.Susset,

C. Constantin, N.Pesquier, G. Perrigieux

2016-2018. Rédactrice de la rubrique SHORTLIST, Bon Temps Magazine, (trimestriel)

## Diplômes

CAPES Arts Plastiques

Master Théorie et Enseignement des Arts Plastiques (mention Bien), UPJV, Amiens

Licence Arts plastiques, spécialité « arts contemporains » (mention Bien), UPJV, Amiens

Nouveaux médias, 3ème année (mention TB). École supérieure des Beaux Arts de Tartu, Estonie

# INSTAGRAM

